

À travers l'ensemble des thématiques abordées dans cet ouvrage, et des résultats présentés par les auteurs, apparaît la pluralité du rapport au genre, c'est-à-dire le sens que le sujet donne aux normes de la masculinité et de la féminité dans le processus d'élaboration de son identité sexuée. Cette élaboration singulière ne peut être saisie que si l'on interroge le point de vue du sujet, au-delà de la prise en compte objectiviste de ses comportements et trajectoires (formation, professionnelle, familiale, etc.), qui certes renseigne sur les évolutions et les changements en cours, mais est insuffisante pour rendre compte du sens que le sujet confère à ses conduites en lien avec les normes de genre. Cependant, émerge aussi l'idée que cette pluralité des façons de vivre sa masculinité/féminité s'oppose à la force et à la prégnance des stéréotypes de sexe, qui agissent comme des filtres de la réalité – le plus souvent à notre insu –, mais auxquels nous n'opposons qu'une résistance paresseuse (Méjias, 2005) et parfois même complaisante. Ces stéréotypes restent puissants car ils reposent sur les croyances fortes et pérennes en la différence naturelle des sexes, pourtant récente au plan socio-historique (Ferrand, 2004). Malgré les évolutions socioculturelles, une « logique de différenciation, d'opposition perdure, qui apparaît structurante dans le processus de construction identitaire. Si les idéaux de la masculinité et de la féminité connaissent des recompositions, apparaissent aujourd'hui pluriels, ils n'en sont pas moins existants, expressions de différences toujours redéfinies et pourtant indépassables » (Déroff, 2007, p. 10). Dans cette perspective, et de façon paradoxale, les études sur le genre peuvent parfois contribuer à confirmer cette croyance en la différence naturelle des sexes, parce qu'elles portent pour l'essentiel sur les femmes, et amènent de cette façon insidieusement à l'idée que celles-ci ont à lutter contre leur « nature » pour investir les domaines de l'autre sexe et parvenir à une égalité de fait.

Avec l'évolution socioculturelle, si le masculin et le féminin ne sont plus forcément exclusifs et complémentaires, puisque l'homme et la femme peuvent remplir les mêmes rôles, présenter des traits de personnalité semblables, etc., la force des concepts de masculinité et de féminité reste néanmoins intacte. Comment l'expliquer ? Le piège de ces concepts de masculinité et de féminité, c'est de renvoyer de manière implicite à l'idée d'une nature féminine ou masculine (Vouillot, 2002). Or, ce sont des constructions sociales qui rendent plutôt compte du fait que certains traits, caractéristiques, activités, attributs, sont en général ou en moyenne plus présents chez les femmes, et d'autres plus présents chez les hommes. Mais l'usage des mots amène bien souvent à des amalgames, et en associant la masculinité à l'homme, et la féminité à la femme, on en arrive à les confondre. En effet, bien souvent, ces termes de masculin/féminin sont utilisés comme synonymes de garçon ou d'homme, et de fille ou de femme. Par

exemple, certaines disciplines scolaires ou certains métiers continuent à être considérés comme « féminins » ou « masculins », cette division contenant aussi une hiérarchie de valeurs conforme à l'ordre social des sexes. En conséquence, lorsque les femmes investissent un champ professionnel « masculin », on parle de « féminisation » d'un métier. Cette expression, pourtant largement usitée dans les travaux sur le genre, contribue à la confusion entre le fait d'être une femme et d'être féminine. De façon plus spécifique, lorsque les hommes investissent des domaines professionnels de la petite enfance, ils sont de plus confrontés au soupçon lié à leur identité sexuelle, et à leur sexualité (Murcier, 2007). C'est peut-être pour ces raisons que ces hommes rencontrent des résistances importantes lorsqu'ils souhaitent intégrer des métiers de la petite enfance construits autour de l'idéologie de l'amour maternel et du lien mère-enfant, ou de l'enseignement à l'école maternelle (Jaboin, 2008 ; Murcier, 2008). Ce flou entre sexe et genre favorise, selon Marro, « cette continuité socialement instituée et valorisée consistant à dire qu'une femme, une vraie, est "naturellement" féminine, et qu'un homme, un vrai, est "naturellement" masculin » (Marro, 2002, p. 3). Par ailleurs, il n'est pas certain que ces mots aient le même sens et qu'ils recouvrent la même réalité pour tout un chacun (Vouillot, 2002). Enfin, malgré la pluralité de dimensions (attributs, attitudes, goûts, sentiments, comportements, activités, traits de personnalité, etc.) que recouvrent les notions de masculin et de féminin, elles entretiennent une apparence d'homogénéité, alors que l'on peut avoir des goûts plutôt « masculins » sans aimer certaines activités dites « masculines ». En dépit de leur flou, masculin et féminin restent ainsi fréquemment utilisés dans le quotidien, et contribuent finalement à véhiculer de façon pérenne les représentations et les préjugés sur les rapports homme/femme, sans que l'on s'interroge sur leurs fondements socio-historiques et culturels (Marro, 2002 ; Rouyer, 2006, 2007 ; Vouillot, 2002). Dans ce contexte, les travaux sur le genre ont bien mis en évidence le coût pour les femmes de leur assignation au féminin – et de façon indissociable à la maternité –, et plus récemment le coût de la masculinité pour les hommes. Toutefois, l'analyse des discours et des points de vue des sujets recueillis dans cet ouvrage donne à voir une réalité beaucoup plus complexe, au regard notamment du travail de recomposition des identités sexuées.

Enfin, ces contributions qui mettent en avant le point de vue des filles, des garçons, des femmes et des hommes dans leur rapport au genre apportent aussi un éclairage singulier dans le contexte actuel des débats passionnés sur la question de la mixité dans son rapport toujours complexe et parfois ambigu avec l'égalité hommes-femmes, comme en témoignent les nombreux écrits relatifs à la question de la mixité scolaire (pour une revue et une analyse de ces débats, voir Marry, 2004a et b). En effet, comme le souligne

Zaidman, « la manière dont la mixité s'est imposée dans l'école sans réflexion pédagogique préalable continue de peser sur la façon dont l'école gère les relations entre les sexes : la mixité scolaire reste une donnée qui apparaît aux acteurs comme naturelle, et non comme le fruit d'une volonté émancipatrice, le moyen d'un apprentissage de la citoyenneté » (Zaidman, 1996, p. 16). De ce point de vue, l'école apparaît comme un lieu de socialisation sexuée paradoxal : à la fois égalitaire et source de progrès social, elle participe également au maintien du système catégoriel asymétrique des sexes. Le système scolaire français a installé la mixité dans les années 1970 pour des raisons démographiques essentiellement, et plus tardivement que dans d'autres pays. La mixité est ainsi une situation socialement construite mettant en scène la coexistence obligée des sexes mais rappelant le caractère « naturel » de la différence. De plus, si les différences sont gommées par idéologie de neutralité pédagogique, les enseignant(e)s utilisent les contrastes de comportement, les caractéristiques de genre liées à la socialisation primaire, pour faciliter la gestion de la classe (les filles plus calmes, plus studieuses, sont des « auxiliaires pédagogiques » aidant, de fait, les garçons à être plus attentifs). C'est bien l'ambiguïté du rôle de l'école qui est en jeu alors, entre reproduction des habitus de genre et promotion de l'égalité des sexes. Cette mixité s'est imposée comme une évidence liée au principe d'égalité. Or, cette juxtaposition des filles et des garçons, par les comparaisons qu'elle n'a pas manqué de susciter en termes de résultats scolaires et de diplômes, peut entraîner des effets contradictoires dans les relations entre les filles et les garçons, au regard des rapports sociaux de sexe établis. Pourtant, comme le souligne Marry (2004a), il est difficile à l'heure actuelle, au vu des recherches menées, de saisir les effets réels de la mixité scolaire sur les inégalités entre les sexes.

La mixité, en dépit de ses détracteurs et de ses effets parfois inattendus, constitue « la condition première de l'égalité » (Marry, 2004a, p. 329), une valeur et un levier essentiels, par la rencontre qu'elle instaure entre les individus des deux sexes, qui permet de battre en brèche l'idée d'une nature masculine et d'une nature féminine, même si au cœur de cette rencontre, des représentations et des discours naturalistes peuvent se trouver légitimés par le constat des différences « irréductibles » de comportements d'hommes et de femmes. La mixité, qu'elle soit scolaire, familiale ou professionnelle (Chaponnière et Chaponnière, 2006), n'est pas simple juxtaposition d'individus appartenant à des catégories différentes (ici des catégories de sexe et de genre). Elle nécessite d'être pensée, notamment en lien avec les processus de socialisation de genre (dans leurs versants d'acculturation mais aussi de personnalisation) à l'œuvre dès la naissance de l'enfant dans notre société et ses institutions (famille, école, etc.). Ces processus de socialisation consti-

tuent le creuset des constructions identitaires des filles et des garçons. En conséquence, les mesures préconisées par la suite pour tenter d'amoinrir les effets précoces de cette socialisation de genre (par exemple les mesures foisonnantes et récurrentes sur l'orientation des filles vers des filières scientifiques) ne gomment finalement qu'à la marge ces effets. Croire que c'est par les seules impositions de discrimination positive que l'on pourra réduire les stéréotypes de sexe et les inégalités de genre renvoie à une conception réductrice, car prescriptive, du changement. Or, selon nous, le changement ne peut se penser que dans l'articulation du social et du psychologique (Malrieu et Malrieu, 1973). L'individu évolue au cœur de différents rapports sociaux interdépendants (de sexe, de classe sociale, ethnique, générationnel, etc. ; Pfefferkorn, 2007a), dont il n'est pas un simple produit. En effet, il est acteur dans l'interprétation et l'analyse de son environnement social, et par là même, peut participer à son changement. Dans cette perspective, les rôles de sexe ne sont pas définitivement organisés, le sujet peut être à même de questionner les stéréotypes de sexe, de les relativiser, voire de les repenser. Encore faut-il que les différents modèles – éducatifs, politiques et idéologiques – auxquels le sujet est confronté tout au long de sa vie, lui permettent de mettre en œuvre ce travail de distanciation à l'égard des normes de genre. Cette activité subjective d'appropriation du genre pourra avoir des incidences, tant sur le plan de la construction identitaire que sur celui de l'évolution des rapports sociaux de sexe.

